

Intervention de Christian Faure,

à La Bertais, le dimanche 3 octobre 2021.

1) Causerie autour de son livre « Lumières d'exil »

Hier soir, lorsque j'ai demandé à Yann des précisions supplémentaires sur la réunion d'aujourd'hui, il m'a dit que vous ne vous attendiez pas à voir un sage patenté. Alors je lui ai répondu : « effectivement je ne suis pas un sage patenté, mais plutôt un pas sage tenté ! »

Pour commencer cette intervention, je vais m'appuyer sur la genèse de ce livre, son écriture et ses conséquences pour parler de mon parcours et de ma compréhension de l'enseignement d'Arnaud et de Swami Prajnanpad, comme me l'a demandé Yann.

Il y a presque 20 ans, j'avais lu dans un livre de Daniel Roumanoff, « Psychanalyse et Sagesse orientale », un passage qui parlait d'un disciple de Swami Prajnanpad qui avait fui l'Inde au début des années trente comme passager clandestin sur un paquebot italien et avait rencontré Maxime Gorki qui l'avait envoyé chez Albert Einstein avec une lettre de recommandation et ce dernier l'avait adressé à Freud avec qui il avait fait une psychanalyse. Je m'étais dit à l'époque : « ce serait génial d'écrire l'histoire de ce gars-là. » Comme vous, j'imagine, j'ai pas mal d'idées qui me traversent la tête à un moment donné et qui disparaissent ensuite sans que je les mette en œuvre...

En 2013, je lis l'autobiographie de Gilles Farcet, « *Sur la route spirituelle* ». Il y avait dans ce livre un peu de mon histoire. J'ai connu Gilles dans le cadre du mouvement de la Méditation Transcendantale en 1979 en Suisse puis l'ai revu plusieurs fois durant la dizaine d'années qui a suivi. De fil en aiguille, Gilles Farcet et moi ne nous sommes jamais perdus de vue...

Quand je suis arrivé à Hauteville en 2000, j'ai demandé un entretien et Gilles y était devenu collaborateur d'Arnaud. J'ai senti que c'était avec lui que j'avais à travailler et il m'a accompagné jusqu'en 2007, année de son départ d'Hauteville...

Nous nous connaissons sous pas mal d'angles, et du coup quand j'ai lu son livre (*Sur la route spirituelle*), j'ai ri quand j'ai vu le passage décrivant son parcours au sein de la Méditation Transcendantale. Je me suis dit, « il a osé, et il a vraiment fait de ces trucs », alors je me suis dit, « j'ose à mon tour, j'écris l'histoire de ce jeune disciple de Swamiji »... Je me suis mis à travailler pendant deux ans en recherchant des données, parce que je ne savais pas plus de choses que les quelques phrases lues dans le livre de Daniel Roumanoff. J'ai tout reconstitué : qu'est-ce que c'était, la vie, en 1930, qu'est-ce qui s'est passé dans le monde à cette période ? ...

Ce que j'ai fait un jour, c'est un exercice que propose Arnaud : *donnez-vous une journée où vous n'avez rien de prévu et vous faites au fur et à mesure ce que vous avez envie de faire maintenant, à chaque instant : boire un verre d'eau, se promener, etc.* En fin de matinée de ce jour-là, m'est venu : j'ai envie d'écrire. Et j'ai alors passé ma journée à travailler sur le futur livre et ce fut extraordinaire. Et fort de cette première expérience, je me suis ensuite organisé : je travaillais chaque matin, entre le temps de ma méditation et le petit déjeuner.

Osez, « be bold », est une phrase de Swami Prajnanpad qui m'a beaucoup touché et qui m'a soutenu dans la démarche de ce livre. Je ne suis pas forcément un téméraire, aussi cette invitation de Swâmiji à l'audace a été un point d'appui dans toute cette construction, tout ce travail, et en deux ans, j'avais fini le livre. Ensuite il y a eu des remaniements à l'initiative de Gilles puisqu'il avait lu la première version du manuscrit et c'est lui qui m'a suggéré de le réécrire sous forme des carnets de voyage, chose à laquelle j'avais pensé, mais pas osé faire.

Avec cette nouvelle approche, j'ai retravaillé tout le manuscrit, puis je l'ai envoyé à des éditeurs. Il m'a fallu essayer pas moins de quatorze refus avant d'être accepté par une maison d'édition. Je ne sais pas si j'avais le oui d'avance dont a parlé Yann ce matin, mais à chaque fois, je me préparais à ce que l'éditeur puisse me dire non. J'avais commencé par « Accarias l'Originel » qui m'a dit : « on ne fait pas dans ce genre-là » et un jour j'ai lu « l'abîme de feu » d'Irina Tweedie, une femme partie en Inde à 55 ans, une veuve anglaise d'origine russe qui était dans une quête du sens de sa vie. Une amie l'a emmenée chez un maître soufi indien. Elle y est restée et a écrit son journal. Les premiers jours où le maître l'a vue, il lui a dit : « je veux que vous écriviez ce qui va vous arriver ici » et c'est son journal de sadhana qui est devenu ce livre « l'abîme de feu » qui retrace son cheminement intérieur pour le moins « ardu » et qui a ensuite été publié chez « l'Originel Charles Antoni ».

Quand le premier livre de Swami Prajnanpad a été publié, c'était aux éditions l'Originel, alors co-dirigées par Jean Claude Accarias et Charles Antoni qui travaillaient ensemble ; ensuite ils se sont séparés. Y avait-il un signe invisible de Swâmiji dans le fait que je m'adresse en tout premier lieu à l'éditeur de ses Lettres (en français) et qu'au bout du compte, ce soit le second fondateur de cette maison d'édition qui accepte mon livre, bouclant ainsi la boucle de ma recherche d'un éditeur ?

Pour écrire ce livre, je me suis imposé une exigence, parce que je suis assez perfectionniste, l'exigence d'être au plus vrai de ce qui avait été écrit. Et pour cela, il m'a fallu me replonger dans tous les témoignages écrits de l'enseignement de Swâmiji.

La première fois que j'ai rencontré Arnaud fut en 1988 à Ardennes. Puis je l'ai revu à Font d'Isière en 1989, entre autres pour vérifier que ce que faisait alors Alain Bayod à Ardenne était bien dans la même ligne. J'ai ainsi vu Arnaud au printemps 89 et c'est ensuite en juillet 89 que de retour près d'Alain Bayod, celui-ci m'a proposé de commencer le travail par un stage de groupe. Suite à quoi j'ai fait des lyings pendant cinq ans avec Alain.

Je connaissais donc l'enseignement de Swami Prajnanpad bien avant d'écrire ce livre, et je le mettais déjà en pratique à ma manière avec plus ou moins de succès. Mais quand je me suis mis à étudier de près les textes, je me suis vite dit : « *même si je ne parviens pas à publier ce livre, ce n'est pas grave, car je reçois tellement en lisant et relisant Swâmiji que mon travail est déjà payé de retour !* » En me concentrant ainsi sur ses paroles, j'en suis venu à les comprendre beaucoup mieux : « *Ah ! Je vois comment Arnaud a intégré tel aspect de l'enseignement* ». Cela m'a permis d'approfondir grandement ma compréhension de l'enseignement, et en cela l'écriture de ce livre a vraiment été un point d'appui supplémentaire à ma propre sadhana.

L'Adhyatma yoga est un chemin de connaissance très pratique, très concret, même s'il y a des aspects intellectuels. C'est très intéressant de replonger à la racine de l'enseignement même si je ne m'en sentais pas vraiment coupé, car j'avais eu plusieurs occasions de vivre assez proche d'Arnaud et d'en être grandement inspiré...

Le livre est composé de dialogues imaginés entre Satyanarain, le héros, et Gorki, en ce qui concerne la place du politique et du social, Einstein, en ce qui concerne la place de la science et plus généralement de la connaissance, et enfin de Freud pour l'aspect psychologique. Ce livre m'a ouvert des opportunités parce que j'ai eu de la chance tout au long de sa rédaction. Certes, moins que

Satyanarain qui rencontre un chantre du communisme (idéologie qui en 1930 véhiculait un grand espoir pour l'humanité), Einstein qui du point de vue de la science est lui aussi un grand espoir et enfin Freud avec la grande promesse du début du 20^{ème} siècle qu'est la psychanalyse. Et par ailleurs, l'année 1930 où ont eu lieu ces trois rencontres est particulièrement riche en événements significatifs : c'est en effet en 1930 que Freud perd sa mère et qu'Einstein fait interner son fils. C'est aussi cette année-là qu'a lieu une rencontre entre Einstein et Rabindranath Tagore, invité en guest star du récit, comme le mentionne Gilles dans sa préface !

1930 était vraiment une époque intense : la suite de la crise de 1929, la montée du parti nazi d'Hitler qui obtient de nombreuses voix aux élections de septembre. Tout ceci m'a permis d'enrichir le côté romanesque du livre. Il y a même un éditeur qui m'a dit que ce côté romanesque n'était pas assez développé dans mon manuscrit ! En réalité, je n'ai jamais souhaité écrire un roman, mais quelque chose qui ait du sens par rapport à l'enseignement.

Yann : Là où c'est assez réussi de mon point de vue, c'est le voyage initial en bateau. Je ne sais pas comment tu as fait, mais franchement, à te lire, on s'y croirait !

Christian : Oui, dans la première partie de l'histoire, le héros Satyanarain fuit l'Inde par bateau et est enfermé un mois dans une cale à se cacher des marins italiens. Or si ce voyage comme passager clandestin à bord d'un paquebot est un fait avéré, ce que Satyanarain a vécu dans cette cale, c'est moi qui l'ai imaginé ! Il y a un peu d'autobiographie, forcément, quand on écrit il y a toujours un peu de soi. Mais je me suis aussi beaucoup appuyé sur un aspect très intéressant de la pratique qui est décrit dans le livre de Sumangal Prakash « L'expérience de l'unité ». Swamiji y préconise un exercice qui consiste à faire un point chaque soir pour revoir ses pensées et émotions de la journée, y revenir et chercher la cause des troubles intérieurs ainsi repérés.

Je me suis dit : « il faut que j'essaie ». Donc en 2013, un peu avant de démarrer l'écriture du livre, j'ai fait quotidiennement cet exercice : le point tous les soirs. Chose que j'ai faite très sérieusement et sur une période longue (à vrai dire je continue encore actuellement), même si je n'y consacrais pas toujours autant de temps que ce que préconisait Swâmiji qui indique que ça peut prendre quotidiennement jusqu'à une demi-heure. Et ensuite, c'est à partir de cette expérience personnelle que j'ai imaginé que le héros faisait de même : qu'est-ce qui pouvait se passer pour lui s'il revenait à lui-même à la fin de chacune de ses journées ? Cette pratique directement issue de l'enseignement de Swâmiji revient donc comme un fil rouge dans mon livre, le héros s'en servant pour tirer les leçons de ce que la Vie l'amène à expérimenter. Pour le contenu, j'ai un peu romancé en imaginant qu'il faisait cela pendant toute sa première année d'exil. Mais en faisant ainsi, je reste très fidèle à l'esprit de Swamiji pour qui cette pratique était l'un des moyens (l'autre étant le lying) de travailler à purifier la mémoire. En fait, selon ma propre expérience, c'est un peu comme remettre chaque soir les compteurs à zéro. Et ce que je vois aujourd'hui, quand je néglige un peu cet exercice, par exemple les soirs où je dois me coucher tard, c'est que le lendemain je ne me sens pas tout à fait pareil, il y a un manque. Ma propre pratique de cet exercice m'a donc permis d'enrichir le livre, ce qui en est en quelque sorte un bénéfice secondaire. Cela m'a permis d'aller plus loin sur mon propre chemin. Cela fait maintenant huit ans que je fais quotidiennement cet exercice. C'est bien rodé : « hammering » enfoncer, répéter, répéter, disait Swâmiji. Il n'y a pas d'autre secret...

J'ai eu beaucoup de retours positifs sur ces passages, et c'était moins compliqué à écrire que de reconstituer les dialogues entre mon héros et Einstein sur la relativité !

Donc, bénéfices secondaires : aller plus profond dans l'enseignement de Swâmiji. Et puis, j'ai fait une expérience assez étonnante. C'est qu'au moment où je pensais être arrivé au manuscrit final, l'éditeur m'a dit : « on veut bien le publier si vous en enlevez un tiers » ! Oups ! Qu'est ce que ça veut dire ? Est-ce qu'il faut que j'enlève un mot sur trois ? Ça ne marchait pas !!! Je me suis donc battu

avec cette exigence et j'ai finalement enlevé environ 23% de ce que j'avais écrit, et ça l'a fait. Or, ce dont je me suis rendu compte au fur et à mesure que j'enlevais, c'est que c'était un cadeau de l'éditeur. J'avais le sentiment que ce que je retirais correspondait à la part d'ego qui restait dans le livre. C'est difficile à expliquer. Ça le purifiait de ce que j'avais mis en trop de moi dedans. Par exemple, dans la version originale, le héros avait une amoureuse qu'il quittait en s'embarquant sur le cargo. Elle ne jouait qu'un rôle mineur au début du récit, mais elle me permettait de mettre en scène indirectement un aspect plus romanesque. Hé bien, elle est passée à la trappe ! On était en novembre 2019 et l'éditeur m'a dit : « vous avez jusqu'au mois de mars pour me remettre le manuscrit remanié ». Cela me paraissait un délai très confortable. En fait ce fut super d'avoir tout ce temps pour « affiner » l'ouvrage...

Je suis aussi arrivé au bon moment pour l'éditeur, dans le sens où il venait de reprendre la maison d'édition à la compagne de Charles Antoni, lui-même décédé depuis plusieurs années. Par ailleurs, ce nouveau responsable des Editions L'Originel-Charles Antoni est un pratiquant du zazen. La semaine d'avant le 1^{er} confinement, je suis allé le rencontrer pour lui apporter la version définitive du livre. Et on a parlé surtout de spiritualité...

Quand il a fallu écrire la préface, Françoise, ma femme, m'a dit : pourquoi ne demandes-tu pas à Frédéric Lenoir ? Je lui ai adressé un mél, mais Frédéric Lenoir ne m'a jamais répondu. Alors je me suis dit : « quelle est la personne la mieux placée pour écrire la préface ? Colette Roumanoff bien sûr ! » Parce que je savais qu'elle avait rencontré le héros de mon livre et même déjeuné avec lui en compagnie de son mari Daniel.

J'ai donc pris contact avec elle et elle a accepté de me rencontrer. Nous avons beaucoup parlé de Swâmiji en plus d'évoquer le héros de mon livre. « Je l'ai trouvé un peu speed ! » m'a-t-elle dit...

Colette m'a appris qu'au moment où Daniel et elle ont collecté les lettres des disciples de Swâmiji, Satyanarain leur avait dit qu'il en avait lui-même environ un millier. Au dire de Colette, beaucoup de ces lettres devaient être sans intérêt, car uniquement motivées par des raisons pratiques du genre « vous pouvez arriver à l'ashram tel jour à telle heure, etc. ». Il devait les envoyer à Daniel et Colette. Malheureusement pour nous, Satyanarain n'a finalement jamais honoré sa promesse et il est mort sans qu'on sache ce que ces lettres sont devenues. Avec Françoise, on avait prévu (avant la crise sanitaire) de nous rendre en Inde l'été 2020, entre autres pour tenter de retrouver la trace de cet homme et, pourquoi pas, des lettres en question. Dans cette perspective, Colette nous avait donné les coordonnées d'une personne vivant sur place et ayant connu Swâmiji. On a échangé un peu via Facebook, mais il s'est avéré que cette personne n'avait pas connu le héros du livre. Apparemment Swamiji était une sorte de parrain pour lui. Tout cela pour vous dire que finalement Colette m'a proposé : « envoyez-moi le livre pour que je vous dise si je suis d'accord de le préfacier ». Mais une fois qu'elle l'a eu entre les mains et qu'elle s'est rendu compte qu'il s'agissait d'un roman, elle a refusé. À la suite de Daniel, Colette est assez « orthodoxe » par rapport à la mémoire de Swâmiji et se pose un peu un peu comme la gardienne du temple...

Du coup, j'ai demandé à Gilles qui a tout de suite accepté et comme il me connaît bien, j'avais les larmes aux yeux quand j'ai lu certains passages de sa préface...

Je suis malgré cela resté en lien avec Colette. Au moment de la sortie du livre, en juillet 2020, je lui en ai envoyé un exemplaire. Elle l'a lu et, début décembre, elle m'a contacté pour me dire qu'elle était prête à m'en parler plus longuement. Et c'est ainsi qu'on a pu reprendre et prolonger notre échange initial par téléphone. Cette fois-là, elle a surtout parlé d'elle, mais malgré tout le lien s'est confirmé. Il faut dire qu'au début de la rédaction du livre, elle m'avait fait cadeau d'une photo de Swamiji que peu de personnes connaissent, car elle fait partie de la collection privée de Frédéric Leboyer.

Ce que je retire de toute cette expérience, c'est surtout une phrase de Swamiji qui énonce que quand on veut quelque chose à 100%, le désir ne peut que se réaliser. Je ne m'en suis aperçu qu'après coup. J'étais en séjour à Hauteville pour deux semaines dans la période où Arnaud a fait son accident cardiaque. Et un copain me dit tout à coup : « ça y est, grâce à toi, je viens de comprendre cette affirmation de Swâmiji. C'est toi qui m'as montré son sens ». Je me demandais bien de quoi il parlait. Il m'a dit : « *mais oui, tu m'as toujours dit que tu ne voulais pas rater la mort d'Arnaud* ». Or, je devais faire un voyage en Bulgarie avec ce copain et un groupe, et j'avais finalement renoncé, car je sentais : « je ne pars pas tant qu'Arnaud est vivant ». Pour moi, c'était vraiment important que de pouvoir assister aux obsèques d'Arnaud. Et en fait, quand il est décédé, j'étais en séjour à Hauteville depuis trois jours. J'ai ainsi été associé de très près à cet événement majeur. Par exemple, j'ai participé à la fabrication du cercueil et tout mon séjour a été émaillé de moments de bénédictions, même si les circonstances étaient particulièrement graves et parfois très dures émotionnellement. J'avais par moment l'impression que le sol s'ouvrait sous mes pieds! Mais 10 minutes après, je pouvais prendre quelqu'un dans mes bras parce qu'il était effondré et me sentir en capacité de le reconforter !

Derrière ce genre de désir, il y a bien une trace d'ego, mais aussi quelque chose de plus grand qui sous-tend l'action...

Et c'est la même chose dans le cas de mon livre. On me dit parfois « alors maintenant, tu es écrivain ! ». Je dis non, c'est juste comme si j'avais eu besoin d'aborder l'enseignement sous un angle différent de l'angle habituel, celui de la mise en œuvre en situation des paroles connues.

Quelque chose m'a poussé à faire ça ; c'est intéressant ; qu'est-ce que je veux vraiment en fait ? Comment j'y mets les moyens ?

Le fait d'apurer le livre des traces d'ego ne fut pas forcément agréable, mais il fallait que ça passe par là. C'est comme si j'étais au service d'un désir qui dépassait l'ego. Je ne sais pas comment le dire... Et même chose en ce qui concerne ma présence à Hauteville lors de la mort d'Arnaud : ce fut un privilège de participer à la construction du cercueil et même de le porter (rempli d'un sac de plâtre) lors de l'entraînement par les futurs porteurs pour vérifier que tout allait pouvoir bien se passer le jour de la cérémonie. C'était touchant ; j'étais au cœur de l'événement.

Pourquoi était-ce si important pour moi d'être présent ? On n'est pas obligé de tout comprendre. Les désirs sont plus ou moins importants. Mais une chose est sûre : ces deux exemples personnels illustrent complètement cette affirmation de Swâmiji : « un désir dans lequel on est à 100 % unifié ne peut que se réaliser ».

J'ai aussi retiré un grand bénéfice du fait de me replonger dans l'étude de Freud. J'ai axé mon étude en la limitant aux ouvrages qu'il avait déjà publiés en 1930 et qui reflètent l'état de sa pensée d'alors. Cela m'a permis ainsi de mieux comprendre mon travail de psychologue, et même d'en modifier un peu l'exercice. Je me suis vu aborder certaines choses avec les patients de manière différente et aussi être à même de faire plus facilement le pont entre le psychologique et le spirituel. Il y a désormais beaucoup plus de Swamiji dans ce que je dis à mes patients...

Quand j'ai vu Arnaud la première fois à Font d'Isière, il m'a pris dans ses bras et m'a dit : « Faites votre synthèse, mais ne faites pas de syncrétisme ».

Cela prend du temps, de l'énergie, de la volonté. Cela ne se fait pas tout seul. Le fait d'écrire sur Freud m'a vraiment obligé à approfondir l'histoire de la psychanalyse, notamment en Inde qui a vu naître la première association de psychanalystes hors Amérique et Europe, dans les années 20. Freud a été en lien avec l'un des premiers psychanalystes indiens même si leur relation fut de courte durée.

Repositionner Swamiji dans son contexte en 1930 qui est celui de la révolution bengalie dont il est aussi un peu issu m'a offert une perspective aussi intéressante qu'inattendue.

Avoir les lettres de Satyanarain aurait été très heureux, entre autres parce qu'on sait qu'il a fait une psychanalyse avec Freud. Mais bon, j'ai dû m'en tenir à imaginer ce que celle-ci avait pu être. Ceci étant, toutes les paroles que je mets dans la bouche de Freud et toutes les citations de Swamij que prononce mon héros sont véridiques et j'en donne les références en notes dans le livre. Les choses sont très précises, le plus vraisemblable possible.

Yann : Oui, oui, ça m'a beaucoup impressionné parce qu'en quelque sorte, ce sont des dialogues reconstitués avec des morceaux d'écrits authentiques. Ce n'est pas inventé. Il faut bien un peu de sauce de ton cru pour lier le tout, mais on lit vraiment du Gorki, du Swâmiji, du Freud et du Einstein en lisant ton livre. Je suis quelque peu resté baba devant le travail que cela implique. Il faut que tu aies lu tous ces textes et que tu aies pris le temps d'y repérer les passages utilisables et de les consigner...

Christian : Ce dont je me rendais compte après coup était que j'étais à ma place en écrivant ce livre. Quand on est à sa place, ce n'est pas vraiment fatigant. Le navire est lancé, il n'y a qu'à entretenir le feu dans la chaudière du moi apuré...

Yann : Mais ça va dans le sens de ce que tu as dit tout à l'heure d'un désir qui vient de plus loin que l'égo ; puisque ce n'est pas ton métier. Toi, tu débarques là-dedans. Avant, tu n'as jamais fait ça. Tu le fais juste pour ce livre et ensuite, apparemment tu n'es pas en train de préparer le prochain...

Christian : J'ai découvert le monde de l'édition. Par exemple, les notes sont regroupées à la fin du livre, parce qu'au-delà de deux cents notes, c'est la façon de faire des éditeurs, car ainsi ça prend moins de place. Or désormais le format des livres est prévu pour qu'ils puissent rentrer dans une boîte aux lettres. J'ai ainsi appris des trucs très étonnants !

« Lumières d'exil » n'est pas le titre original. J'avais proposé « Improbables rencontres ». Mais les éditeurs m'ont dit : « personne ne va jamais faire une recherche sur internet sur un tel titre ». Il fallait des mots-clés plus accrocheurs. On a donc fait un brainstorming avec Françoise d'où rien ne sortait vraiment et un matin, le titre m'est venu de lui-même. « Lumières » est un clin d'œil au héros qui sort de la cale et aussi au fait que les années trente furent sombres. Il y a donc besoin de phares, de lumières pour éclairer...

Un autre souvenir qui illustre le fait de ce qui se passe quand on est unifié dans un désir : À l'assemblée générale de Hauteville en 2007, Véronique a annoncé qu'il y aurait désormais des séjours à Channa (nom donné à une partie retirée de l'ashram du Québec), et spontanément je me suis dit : « un jour, j'irai ». Je m'étais longtemps dit : « Arnaud a eu son éveil à 49 ans (même si je me trompais alors sur la date de sa « bascule » survenue un peu plus tôt), je voudrais qu'il se passe quelque chose pour moi à cet âge-là ». Puis, par la force des choses, j'ai dû abandonner cette illusion. En 2007, je fus invité à la Ranaka, (c'est-à-dire à un séjour spécial avec Arnaud qui avait lieu durant une période de fermeture d'Hauteville et où nous pouvions être beaucoup plus proches de lui que lors du fonctionnement habituel de l'ashram). On était une trentaine de participants. On partageait presque toute la journée avec Arnaud, les repas, des temps de réunions, mais aussi des moments informels où on pouvait continuer à échanger avec Arnaud de façon plus libre. Ce fut pour moi une expérience unique et j'ai vécu en particulier un moment très spécial dans les bras d'Arnaud à la fin du séjour. Comme tout un chacun, je suis passé dans ses bras pour le saluer. Or, c'était mon anniversaire. Évidemment, je n'avais pas choisi la date, mais j'en fais part à Arnaud. Il m'a dit : « en Inde c'est très auspiceux d'avoir son anniversaire à l'ashram ». J'étais comme un petit enfant dans ses bras, car je projetais sur lui une image positive de mon grand-père. Et tout à coup, dans ses bras,

sans que je comprenne comment cela s'est fait, je suis passé « de l'autre côté ». C'était quelque chose de très puissant.

Et le 2 février 2018, je reçois une lettre comme quoi il y a une place pour moi lors du prochain séjour Channa au Québec. Là encore, mon anniversaire tombe pendant le séjour... Les bénédictions sur le chemin, si on est à l'écoute, si on se consacre vraiment à l'enseignement (chacun à sa manière), cela porte ses fruits, c'est sûr. Ça peut mettre du temps, être douloureux, certes, mais des fruits au-delà de ce qu'on est, au-delà de nous-mêmes. Et cela rejaillit sur tout le monde.

Si je suis un peu modifié, un peu transformé, sans parler de la Grande Visite, il y a des rejaillissements non seulement pour moi, mais pour les autres. C'est la promesse de l'enseignement. Bref, au printemps 2008, je me suis retrouvé à Channa avec Arnaud. On était quinze. C'était la deuxième session. Il y en avait eu une à l'automne précédent puis celle-ci qui avait lieu au printemps. Deux semaines au Canada avec Arnaud dans une ambiance à la fois de grand sérieux, mais aussi de détente. Par exemple, deux fois il nous a invités au restaurant et c'est lui qui payait alors même que nous étions si nombreux et que c'était bien plus cher qu'en France ! Et comme c'est encore tombé le jour de mon anniversaire, j'ai dit à Arnaud : « c'est mon anniversaire aujourd'hui et j'aimerais que vous me preniez dans vos bras ». Il n'était pas à Hauteville et dans ces circonstances particulières, il était plus approachable sans le protocole habituel. Et il m'a répondu cette phrase de Swamiji : « What you have to do, do it now ! » et il m'a pris dans ses bras... Le soir de la même journée, à la fin du repas, il y a eu un moment extraordinaire : il est entré en samadhi et cela a duré trois quarts d'heure. Il était assis. Il ne bougeait plus. Il avait le même regard que celui que vous lui avez vu avoir dans le moment de silence à la fin des réunions. Il n'y a pas de mots pour décrire cela...

À Jutreau aussi (l'ashram de Lee près de Poitiers), j'ai aussi eu la grâce de moments intimes. Comme j'avais un lien avec Lee et que j'habitais assez près de son ashram français, je participais aux visites qu'Arnaud lui faisait. Je me rappelle d'une fois où nous étions cinq ou six participants en train d'échanger de façon informelle. Tout à coup Arnaud sort d'un autre bâtiment et vient se joindre à notre conversation de façon simple et naturelle, ce qui n'était pas envisageable à Hauteville...

Qu'est-ce que je veux vraiment et je m'y tiens. « Le temps confirme toute chose », disait Lee Lozowick. C'est du même ordre. Si je persévère dans mon effort, si je continue sans me décourager, il va en sortir quelque chose. Mais pas toujours ce que l'ego veut ! Les bienfaits de la vie n'apparaissent pas là où on les attend. Ce n'est pas parce que l'on a donné à quelqu'un que ce quelqu'un va nous le rendre. C'est un jeu de billard avec plein de boules et plein de bandes !

Par rapport à ce que tu as dit Yann, ce matin au sujet des dons, je trouve que c'est juste. On ne sait pas comment ça revient et même si ça revient ou pas, car ce n'est pas du calcul. Ou alors une forme de calcul de plus en plus désintéressé, de moins en moins dans une attente précise ; de plus en plus se préparer à ce qui se produit, voir ce qui arrive comme un don lié aux efforts faits.

Quand Yann m'a envoyé un mail d'invitation pour participer à votre AG, je n'y croyais pas, je ne croyais pas que ça allait se faire. Un de mes handicaps psychologiques c'est en effet la croyance que je ne vaud pas ce qui m'arrive...

Par exemple, quand je me suis retrouvé invité à Channa au Québec, j'étais l'un des deux plus jeunes du groupe à l'époque. Tous les autres avaient trente ans de chemin. Je pensais que j'étais une erreur de casting : Pas moi, pas pour moi...

Idem la première fois où je suis allé à Ranchi en 2005 (lieu de séjour spécial à Hauteville), qui n'était ouvert que depuis trois semaines. Je pensais là encore que c'était une erreur... Aujourd'hui encore,

cela reste un de mes handicaps, malgré tous mes efforts et toute l'aide que j'ai reçue. Et Dieu sait si j'en ai reçu !

Quand Lee est décédé, cela m'a profondément touché. Je m'étais dit que lorsqu'Arnaud mourrait je pourrais toujours aller prendre des forces à Jutreau. Et puis, Lee parti, cette béquille possible m'était enlevée. Quand Ardenne a fermé en 1998, des gens en ont beaucoup souffert et même certains ne s'en sont pas remis et n'ont pas continué sur la voie d'Arnaud... Moi, je me suis dit alors : la Vie est en train de te tester pour voir si ton engagement va te faire aller jusqu'à Hauteville qui est à 600 kms alors qu'Ardenne était seulement à une heure et demie de route !

Quand Arnaud est mort, je me suis rappelé sa « consigne » de continuer à rencontrer des sages. Je suis allé voir Chandra Swami en Inde plusieurs fois. Je lui ai parlé d'Arnaud. Il m'a dit des choses sur lui, comme leurs visites dans leurs ashrams respectifs. Ils étaient très proches. Il a parlé de Swami Prajnanpad, comme du « gurudev » d'Arnaud alors que personne ne l'avait jamais entendu en parler jusque là.

Si je relisais mes notes de l'époque, je verrais probablement que j'étais déjà en train d'écrire le livre. On a des clins d'œil de la vie pour nous faire avancer dans la bonne direction !

Avec Anne-Marie au déjeuner, nous parlions du livre de Saint-Jean de la croix : « *La nuit obscure de l'âme* ». Anne-Marie faisait remarquer qu'à l'époque les chercheurs spirituels étaient sacrément courageux de se soumettre à des règles de vie si strictes. Nous, à côté, nous faisons pâle figure avec nos petites règles qu'on n'arrive pas à respecter, comme par exemple le port du masque. C'est vrai pour une part, mais le contexte est différent et les sollicitations et les attractions extérieures plus fortes.

Une anecdote avec Lee. Yann, tu as parlé ce matin de la toiture de la Bertais qui pourrait brûler... Fin 2006 la foudre est tombée sur ma maison, sur le toit de la chambre conjugale en plein hiver, déclenchant un incendie. À l'époque j'étais avec la mère de mes enfants ; le couple n'était pas au top et l'année suivante nous nous sommes séparés. L'été suivant, je suis allé à Hauteville en séjour où Lee était présent et transmettait en fait l'enseignement de Swâmiji. Ses élèves ne reconnaissaient pas eux-mêmes l'enseignement de Lee. Il collait tellement à celui de Swamiji que ses élèves ne comprenaient pas ce qu'il disait et même Arnaud était bluffé de voir comment Lee répondait en épousant la perspective de l'enseignement de Swâmiji. À un moment, il prend un exemple avec une femme : « Oui il y a des signes qui viennent du ciel, mais on ne les voit pas forcément. Par exemple, si votre maison est en flammes, c'est un signe de quelque chose. » Cela m'a permis de comprendre des choses concernant mon couple d'alors, avec un éclairage supplémentaire. C'était très heureux en fait et il se trouvait que j'étais là et que ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd !

Qu'est-ce que nous en faisons de ce que la vie nous montre, des signes qu'elle nous donne ?

Bon, j'ai assez parlé. À vous, s'il y a des questions...

2) Questions-réponses

Question : Si vous retrouvez ces lettres, vous allez faire un autre livre ?

Réponse : Si par bonheur, on pouvait retrouver ces lettres, je verrais comment négocier avec Colette Roumanoff et j'essaierai de brancher Yves Rémond sur la chose, même s'il n'est plus à Hauteville désormais.

Yves est un ancien collaborateur d'Arnaud qui a traduit les *Collected Letters* (de Swamiji) qui ont été regroupées par Daniel et Colette Roumanoff. Une bonne partie de ces lettres ont été traduites et

publiées en Français et cela a donné les trois ouvrages appelés « L'art de Voir » « Les yeux ouverts » et « La vérité du bonheur ». Mais dans la version française, certaines de ces lettres ont été élaguées et d'autres ont été écartées de la publication. Ces trois livres regroupent 100 lettres sur les 300 qui existent dans la version originale et Yves a donc pris l'initiative de retraduire toute l'édition anglaise. Il n'a pas pu les publier, car Les Roumanoff n'étaient pas satisfaits de sa traduction (il manquait parfois une virgule !). Mais si vous allez à Hauteville, cette traduction est disponible à la bibliothèque, et est faite dans un esprit plus proche de celui d'Arnaud que la traduction de Daniel Roumanoff.

Entre Daniel et Arnaud, il y a des petites différences dans la façon de traduire certains termes. La plus connue est *Awareness* traduit soit par lucidité (Daniel) ou vigilance (Arnaud). Les lettres de Satyanarain, on ne les a pas et si un jour elles refont surface, on pourra probablement faire un quatrième tome ; sachant que de son propre aveu un certain nombre de ces lettres n'étaient qu'utilitaires et ne présentaient donc pas d'intérêt du point de vue de l'enseignement...

En ce qui me concerne, pour mon livre je me suis donc aussi appuyé sur la version intégrale des *Collected Letters*, que je considère comme une mine d'or. J'en lis d'ailleurs quelques-unes chaque matin après ma méditation pour imprégner mes journées... Et j'ai même eu le privilège de tenir dans mes mains des lettres de Swamiji... Vous imaginez, si je vois une rature de Swamiji sur une lettre : « Quoi ? Il n'est pas parfait ! » (rires).

On pense souvent aux conséquences de nos actes d'un point de vue négatif, le mot « karma » étant le plus souvent pris dans ce sens. Mais on peut aussi l'employer dans un sens positif. Voyons aussi nos actions positives afin de nous encourager à poursuivre sur la même voie. Donc, peut-être que je retrouverai un jour ces lettres, mais ça risque d'être difficile, car je ne sais pas si Satyanarain a des descendants. J'ai trouvé des homonymes, dont un qui a fait de la politique à la même époque dans la même région. J'ai découvert que Satya avait écrit sept ou huit livres. J'ai écrit à plusieurs bibliothèques dans le monde en leur expliquant ce que je faisais et aussi à l'ambassade d'Inde (qui ne m'ont jamais répondu). Ceci étant, j'ai fini par découvrir sur un site indien que je pouvais acheter un de ses livres. Ce que je me suis empressé de faire ! Mon héros y décrit des choses relatives à l'histoire de sa vie. Je me suis dit que j'allais trouver des détails sur la période correspondant à celle couverte par mon livre. Mais j'ai fait quasiment chou blanc. Le seul détail inédit que j'ai trouvé, c'est qu'il n'aurait pas été sur un paquebot italien, mais sur un cargo norvégien et qu'il aurait débarqué par hasard sur la plage où se trouvait Maxime Gorki. Mais je pense que son récit est lui-même un peu romancé et je me raccroche plus à la version du paquebot italien.

Question : Donc il a vraiment existé !

Réponse : Oui, et Colette m'a même envoyé des extraits de notes de son mari où il décrit des événements de la vie de Satya qui ne sont pas publiés, notamment un où Swâmiji fait allusion à sa vie si particulière. Dans les *Collected Letters*, il est aussi question de Satyanarain, notamment dans les propos de Sumangal et de sa femme qui à un moment ont en fait habité dans la même maison que lui. On sait que le héros de mon livre a vécu dans sa jeunesse un an complet avec Swâmiji. Il s'occupait de lui au quotidien avec un autre étudiant quand Swâmiji était professeur à l'université à Bénarès.

Il y a une anecdote où Satyanarain dit un jour à son acolyte : « on n'a plus de subsides. On va donc emprunter de l'argent pour pouvoir acheter des légumes et faire à manger à Swâmiji ». L'autre jeune disciple n'est pas trop d'accord. Ils ont environ 16 ans. Ensuite l'autre est pris de remords et finit par dire la chose à Swamiji « Eh bien oui, pour préparer le repas, on a emprunté un peu d'argent afin de pouvoir acheter des légumes ». Swamiji se fâche et les réprimande : « Vous devez faire avec ce qu'il y a ; ne pas s'endetter ! »

Colette m'a aussi envoyé trois extraits où Swâmiji raconte qu'à un moment donné où il y avait des problèmes financiers à l'ashram, il a dû accepter de traduire d'hindi en bengali un livre de Satyanarain, moyennant salaire.

Roland de Quatrebarbes (un autre disciple français de Swamiji) a proposé un jour à Swamiji de lui faire faire un tour en avion. Il a appris à cette occasion que ce n'était pas la première fois que Swâmiji prenait l'avion parce que, avant cela, Satyanarain avait offert un tour d'avion à Swamiji en 1959. Tout ceci montre que mon héros a bel et bien existé et que, très jeune, il a eu une relation proche, régulière avec Swâmiji. Arnaud avait vérifié et disait aussi que c'était vrai, selon ce que m'a rapporté Colette.

Swamiji avait une dignité assez incroyable pour refuser d'emprunter de l'argent pour manger ; prêt à traduire des choses pas forcément intéressantes pour lui, et cela parce que sa fille était encore à l'école en 1944 (elle devait avoir 19 ou 20 ans et était donc à peu près de l'âge d'Arnaud). Ses études coûtaient cher et vu la taille et le style de l'ashram, Swâmiji n'avait pas beaucoup de moyens. Cette dignité et plus globalement, tout mon travail de recherche sur l'enseignement m'ont rapproché de la « personne » de Swâmiji via son histoire, son parcours de vie. Et voilà pourquoi j'avais prévu l'an dernier de faire un voyage avec Françoise sur les lieux où a vécu Swâmiji ainsi que sur ceux des tombes (samadhi) des maîtres de notre « lignée ».

À ce sujet, c'est nous qui nommons cela « la lignée ». Quand j'en ai parlé à Colette, elle m'a dit : « quelle lignée, de quoi parlez-vous ? » Elle ne semblait pas vraiment au courant. Du coup j'ai lu un livre en anglais sur Soham Swami (le maître du maître de Swâmiji) qui parle de cette lignée, avec ses personnages vraiment hauts en couleur, qui tranchent avec leur époque. Comme Swami Prajnanpad qui a un côté iconoclaste quand par exemple il dit que la Bhagavad-Gita est pleine d'erreurs ! Il faut oser. Qui peut se permettre de dire ça !

J'ai eu une éducation plutôt chrétienne et quand nous étions gamins, on nous racontait des histoires inspirantes comme celle de Jeanne d'Arc ou celles de la vie de Saint-Joseph ou d'autres saints... C'était inspirant. Aujourd'hui notre culture manque un peu de « modèles ». De ce point de vue là, Satyanarain est vraiment intéressant. Aujourd'hui qu'est-ce qui reste comme story telling : Harry Potter, le Seigneur des Anneaux, etc. Ce sont aussi des archétypes et nous en avons besoin, mais d'un point de vue spirituel, c'est plus pauvre. De ce point de vue, le livre d'Emmanuel sur Swâmiji est particulièrement intéressant et inspirant...

Question : Vous êtes tombé comment en fait sur ce personnage-là ?

Réponse : Comme expliqué au début de mon intervention : en lisant « Psychanalyse et sagesse orientale » de Daniel Roumanoff. Il y avait ce petit paragraphe que j'ai cité et qui est la base de mon livre.

Yann : J'aime bien tout ce que tu viens de dire. L'intérêt de la biographie de Swâmiji par Emmanuel, c'est qu'elle permet de donner de la chair en quelque sorte à l'image quelque peu éthérée et idéalisée que nous nous faisons de Swâmiji.

Anne-Marie : Quand tu dis que le héros a rencontré Gorki, comment as-tu pu sentir ce que Gorki était dans sur un plan personnel, dans son approche du communisme ? Comment as-tu pu sentir ses fragilités ?

Réponse : Moi je ne connaissais pas Gorki. Je me suis donc plongé à la fois dans sa biographie et dans certaines de ses œuvres et en fait plus j'avais plus il me touchait. C'est comme avec les gens. Plus on connaît quelqu'un, plus il nous touche si nous sommes sincères dans notre approche. Ça m'a fait cet effet-là. J'ai essayé par exemple de faire ressortir son caractère impulsif et le différentiel qu'il y a

entre transformation intérieure (spirituelle) et extérieure (politique). Gorki cherche la transformation extérieure, il y a un jeu où ils ne se comprennent pas, ne sont pas sur le même registre. Le héros, quand il peut, émaille ses réflexions de l'enseignement de Swamij. C'est aussi la partie du livre où il y a le plus de références à Gandhi et à la non-violence difficilement compréhensible pour un révolutionnaire russe. Ça m'a donné un prétexte pour faire ressortir le caractère emporté du personnage, sa manière d'appréhender les choses de façon très émotionnelle.

Toujours dans ce souci d'authenticité, j'ai fait lire la première mouture de mon livre à trois personnes, l'une docteur en physique, la seconde psychanalyste, et la troisième une femme écrivaine qui avait des ascendants russes (je l'ai appris après)...

Question : Comment ça se fait qu'il ait pu rencontrer des personnages aussi réputés ?

Réponse : Je n'en sais rien. C'est la vie. Ce que j'ai supposé est qu'il avait été exfiltré par des communistes et que c'est comme cela qu'il s'est retrouvé chez Gorki. Ensuite que c'est Gorki qui l'a envoyé chez Einstein. C'est un fait historique que ces deux hommes se connaissaient pour avoir collaboré un temps à la même revue. Et puis Einstein qui l'envoie chez Freud alors que ce dernier n'était pas trop en odeur de sainteté auprès de lui. Il y a un parallèle entre l'intérêt de ces trois hommes et Swamiji, qui à la fois a soutenu un temps le mouvement de Gandhi, qui a fait des études poussées en physique (il paraît qu'il a retrouvé par lui-même certaines des équations d'Einstein) et qui s'est passionné pour les premières découvertes de Freud. Tous les trois comme Swamiji sont des chercheurs de vérité à leur manière avec leurs qualités et défauts. Gorki était assez tourmenté dans ses ambivalences. C'est du moins ce que j'ai pu sentir de lui et cela m'a aussi donné de la matière pour illustrer différents aspects de l'enseignement.

C'est vrai que la progression des rencontres du héros correspond à l'évolution de la vie de Swamiji lui-même. D'abord la lutte politique auprès de Gandhi, puis la physique et l'enseignement au Kashi Vidyapith et enfin la psychologie avec la mise en place des lyings, mais toujours avec en filigrane la dimension spirituelle.

Question : Tu as dû entrer en sympathie avec ces personnages. Est-ce que tu t'en es séparé maintenant ? Comment tu évolues maintenant avec le héros ?

Réponse : J'ai projeté forcément des choses de moi sur lui. Quand on écrit, c'est inévitable. Je n'aurai pas la chance de le rencontrer. Il est décédé. J'ai essayé de faire tout ce que je pouvais pour retrouver trace de lui. J'ai même eu la chance d'avoir l'adresse de la petite fille de Swamiji (la fille de sa fille), qui ne m'a pas répondu ; donc oui, il y a eu une certaine empathie et une « idéalisation ».

La majorité des chapitres de mon livre démarrent par un poème. Vous avez donc trois livres en un ! (un recueil de poèmes, un roman et un livre sur l'Enseignement !). Colette m'a dit que selon elle Satyanarain n'avait pas mon degré de sensibilité. Elle pense même que ce n'était pas un élève si proche de Swâmiji. Par exemple, à une certaine période, il s'était occupé de l'installation d'une usine de produits chimiques...

Forcément, j'ai développé une sympathie pour ce personnage. Ce qui serait intéressant serait d'entendre des gens qui l'ont vraiment connu. Il était plus âgé qu'Arnaud. Si je retourne en Inde, je ferai une sorte de pèlerinage...

Question : Comment avez-vous su que Swâmiji avait retrouvé certaines des équations d'Einstein ?

Réponse : En fait c'est dit dans l'introduction aux *Collected Letters*. Mais ce passage n'a pas été repris dans les trois tomes des Lettres éditées en français. Après je n'ai pas plus de détails que ça. Il n'est

pas dit qu'il a retrouvé la théorie de la relativité, mais qu'il a retrouvé certaines de ses équations ; ce qui est déjà extraordinaire. J'ai pris le parti de croire que c'était vrai.

Question : Par rapport à Gorki, Swamiji en parle dans « La grandeur de l'homme »... « Regardez, dit-il tous ces enfants qui ne vont pas à l'école et saccagent tous les objets parce qu'ils n'ont pas d'éducation... »

Réponse : On parle de mondialisation. Ce que j'ai découvert, c'est qu'en 1930 il y avait énormément d'informations qui circulaient entre les continents, les pays. Il y avait certes moins de moyens de communication qu'aujourd'hui (pas d'internet, etc.). Mais l'information avait des vecteurs plus privilégiés. Gandhi a beaucoup utilisé ces moyens quand il a fait la marche du sel qui démarre le livre. Il a beaucoup utilisé les journalistes internationaux pour faire pression sur les Britanniques.

Je ne suis donc pas complètement étonné que Swamiji parle de Gorki. Celui-ci avait participé à une revue pilotée par un Français communiste pas autant inféodé à l'URSS comme Gorki, et Einstein participait à cette revue. Freud a rencontré Einstein une fois et aussi Tagore. Pour savoir ce qu'ils se sont raconté, il suffit d'aller regarder sur internet ; c'est retranscrit en allemand et avec un bon traducteur automatique, j'en ai traduit l'essentiel. Et Swamiji a lu Einstein...

Ce fut une belle aventure d'écrire ce livre puisque cela m'a conduit ici !

Yann : Et donc, alors il y en aura un autre ? Ce que j'ai cru comprendre entre les lignes...

Réponse : Oui, oui, mais pas du tout du même genre...quand j'étais ado j'aimais bien écrire. Il y avait un petit journal à l'Ecole Normale auquel je participais... J'ai toujours aimé écrire.

Une phrase de Milarépa est pour moi aussi un bon guide : « *Vivre et mourir sans regret, telle est ma religion* ».

Aller au bout de ses désirs en bhokta, sinon on recommencera...

Je commence à comprendre pourquoi la rencontre avec Arnaud fut la plus importante de ma vie. Je suis allé 9 ans à Ardennes avec une visite à Font d'Isière, puis à Hauteville. Mais on peut avoir une relation avec Arnaud sans l'avoir connu. Le maître n'a pas de limite spatio-temporelle.

Arnaud racontait cette histoire : un vieux couple d'Indiens qu'il avait croisé plusieurs fois, des gens très « en fusion » et un beau jour il apprend que la femme est décédée. Arnaud se demandait dans quel état il allait retrouver l'homme. En fait, l'homme avait l'air très bien et ne semblait absolument pas effondré par la perte de sa femme. Arnaud lui demande comment ça se fait et l'homme de répondre : « Mon épouse, mais elle est toujours dans mon cœur. Elle vient avec moi partout maintenant ».

Nous pouvons toutes et tous avoir Arnaud, le SOI, dans nos cœurs!
